



Gérard Cartier

Dans l'éclat du monde

Je ne voudrais rien qui mente, dans un livre
de Jean-Paul Michel
(Flammarion, 2010)

C'est l'un de ces livres, peu nombreux, et dont on avait presque pu croire l'espèce disparue, que l'on voudrait s'approprier comme autrefois : y glaner de quoi apprendre *par cœur*, le posséder à voix haute pour mieux le faire exister – et pour mieux exister soi-même. De ceux qui gagnent d'être repris. En qui, si étranger que nous soit le monde qu'ils nous livrent, on peut pourtant se reconnaître.

Nous voici devant un ensemble qui couvre plus de 20 années d'écriture, depuis les orgueilleuses injonctions des débuts – « *Je ne voudrais rien qui mente, dans un livre* » – jusqu'à la voix pleine du Jean-Paul Michel d'aujourd'hui, que le recueil fait entendre dans une nouvelle version du *Défends-toi, Beauté violente !*, paru en 2001 dans la même collection et qui avait alors été salué. Un itinéraire donc, qui permet de mesurer la place singulière occupée par l'auteur dans la production poétique d'aujourd'hui.

Livre étrange, qui semble commencer dans le doute : fragments d'anciens manuscrits, feuillets épars, demi-phrases, interrogations, mots suspendus (*Le Héros veut battre la douleur*, inédits datés 1978-1981). L'un des premiers recueils publiés par l'auteur s'intitulait précisément *Du dépeçage comme de l'un des Beaux-arts* (1976). C'est la scène d'un théâtre énigmatique, aux personnages masqués ou transparents (*La Vieille, Michelena, L'Alighier*), dont Jean-Paul Michel découpe et agence les voix, dans une architecture mobile où la mise en page et la typographie jouent un rôle essentiel, presque musical. Ces bribes qui ne savent pas constituer un récit, qui ne suffisent pas même à restituer sûrement le portrait de celui qui en fut l'auteur, disent pourtant ce que fut sa *folie* : l'effort violent de se délivrer de la langue mensongère du quotidien et du *paradis routinier* des poètes – « *dans les livres de nos poètes je ne reconnais pas la vie* ». Paradoxe donc de ce théâtre d'ombres où la vie, saisie par éclats, disloquée, semble se refuser. Comme s'il avait d'abord fallu qu'il se frotte à ces débris, à ces vers aveugles, inaccomplis, pour que Jean-Paul Michel accepte sa vérité et que le chant, d'avoir « *cent fois manqué (...)* les *perfections visées* », s'élève alors plus riche et plus lumineux. Que cet agencement rappelle celui du premier ensemble réuni par l'auteur (*Le plus réel est ce hasard, et ce feu* - Flammarion, 1997) n'est sans doute pas fortuit.

La vie, profonde et multiple, elle est dans les cinq cahiers du *Rappel à l'ordre à Ferrare* qui suivent, dans le *Défends-toi, Beauté violente !* qui conclut le livre, saisie dans son éclat, un feu qui brûle et réjouit : « *Tout du monde est don – splendeur terrible et don* ». Poèmes de la célébration donc, de l'appréhension fervente du monde (« *manquer à la joie, c'est manquer à l'être* »), où il semble qu'il suffise de les nommer pour connaître les choses dans leur innocence et que, pourvu que les mots soient justes, se donne dans une sorte d'extase profane « *le tout de l'être* ». Poésie inactuelle sans doute, hantée par

le passé – la Grèce, Rome, l'Italie, celle des peintres et des poètes, celle aussi des marchands, avec leurs vices et leurs vertus salubres, car rien de ce qui fait le monde n'est grossier ou négligeable.

Du présent au passé, du passé au présent le chemin
se fit aisément qui toujours
me trouva ému de la marque du travail des hommes
À mon tour je n'ai pu mépriser
« un vase, une amphore, un bateau, des poids ».

Ainsi du commerce des vins –
– des Vetii aux Anglais Porto
Marsala, Bordeaux –
Les Phéniciens, par exemple, ont erré
portés par les trafics.
On sait d'eux peu de choses. Qu'ils fussent
des marchands me les rend amicaux.

Une écriture nourrie du passé mais vivante, confiante dans ses pouvoirs, embrassant passionnément le monde, sinon tout ce qui donne sa forme à ce siècle, du moins assez pour qu'on y trouve à vivre, et qui est au lecteur un bienfait – à cent lieues de certaines insolences et manies sèches d'aujourd'hui. « *En poésie, garde-toi des règles d'autrui* ».